SA FLEUR

I

AVANT LE THÉATRE

Ce soir-là, M. Bernard de Jussieux, en cravate blanche et correct habit de soirée, attendait, dans son salon, — un salon éclairé à peine par une haute lampe à colonne, dont la lumière était encore atténuée par un abat-jour de soie vieil or, un salon élégant et sévère à la fois, à l'ameublement style Directoire, où des portraits de famille, de figures un peu guindées, montraient un luxe confortable et sérieux. Des objets d'art, çà et là; et, sur la cheminée, le buste en bronze du maître de la maison. Dans la pénombre, un Christ, d'ivoire ancien, sur un fond de velours noir, détachait la torsion apitoyante de ses muscles et, dans le masque doux et bon, presque jusqu'à être divin, le rictus douloureux de sa bouche. Un paysage de neige, de Paul Vogler — et, sur un autre panneau, un portrait de président à mortier dont la main, sortant des manches de dentelles, s'appuyait sur

une table où des livres étaient posés — ornaient encore, dans cette demi-lumière vieil or, le salon grave et bourgeoisement somptueux.

M. Bernard de Jussieux attendait sa femme et sa fille Suzanne qu'il devait mener, ce soir là, au Théâtre Français : un ami lui avait offert une loge, pour reconnaître un service rendu, et il avait promis à sa femme et à sa fille de les mener toutes deux — oui, toutes deux, sa fille aussi — avec lui à cette fête, d'un très vif attrait pour elles ; à force de supplications, il s'était laissé entraîner à un acquiescement ; il espérait, d'ailleurs, un régal d'une tenue littéraire certes, mais encore morale et mondaine.

C'était la première, en effet, d'une pièce nouvelle dont on prédisait le plus grand bien ; on chuchotait que ce drame était conçu dans une forme originale, récente en tout cas. Et les indiscrétions des échotiers et des reporters de théâtre avaient surexcité la curiosité.

C'était l'œuvre de début, et sur la scène la plus glorieuse, d'un célèbre romancier psychologue, féministe apprécié des mondaines qui, depuis déjà quelques années, accueillaient ses romans avec enthousiasme. *La Faute de l'homme*, à ce qu'affirmaient les gens renseignés ou voulant le paraître, était une pièce à thèse, dont l'intrigue se déroulait dans le monde psychique, plutôt que dans le monde physiologique, dans la réalité. Enfin, une de ces pièces où on raisonne beaucoup et où l'on agit peu, où les personnages — qu'on pourrait désigner comme dans un problème d'algèbre, a, b, c, d, e, x, sans personnalité, sans chair et sans os, hésitent, avec des phrases révoltées et brumeuses, entre les partis à prendre, piétinent longtemps, avant de se décider à dénouer les situations. Mais, disait-on toujours dans le petit monde vibrionnant des snobs et des initiés, c'était bien l'état moderne, à la marque des sentiments et des goûts de la fin du siècle.

Magistrat, conseiller à la Cour d'appel de Paris, M. Bernard de Jussieux s'était distingué dans ce poste, si bien qu'on tenait assez à lui pour retarder, autant que possible, sa nomination à la Cour de Cassation. A tort ou à raison, le président Bernard de Jussieux s'était acquis, au Palais, une renommée de fin psychologue. On le savait habile à rechercher les mobiles des actes ; il aimait disséquer les âmes ou les instincts des accusés, aussi des témoins qui défilaient à la barre. Et, dans les causes soumises à son jugement, il cherchait l'inconnu, comme ferait un mathématicien philosophe devant l'équation, il tâchait de résoudre les problèmes humains. Son plus grand bonheur s'épanouissait aux sessions d'assises, qu'il présidait, chaque année, dans des villes diverses. Il apportait alors, dans cette tâche ardue qui le passionnait, toute l'excellence et le constant effort de

facultés supérieures. Il s'appliquait à démontrer l'âme d'un criminel ainsi que ces horlogers d'autrefois cherchant le secret d'un automate, réparant une montre précieuse, aux rouages fragiles. Il ne lui suffisait pas de démontrer l'évidence d'un crime et d'appliquer la loi toute sèche ; soucieux de l'équité et conscient du danger de la lettre qui tue, il voulait éviter les jugements prématurés, écartait la surface des actions incriminées pour en faire ressortir les causes, les motifs réels, les intentions.

Loin d'abuser de signes aléatoires qui, dans le passé, pouvaient servir l'ordinaire acharnement des juges, méthodiquement, il synthétisait les actions de l'accusé, entourant les faits du décor qu'il pensait avoir influé sur lui, créant autour de lui une atmosphère spéciale, qu'il supposait être celle où l'être incriminé avait évolué.

Il possédait, en outre, une qualité dédaignée de ses collègues, une réelle sensibilité qui l'aidait souvent à démêler les intentions vraies de l'inculpé. La dominante de sa conscience de magistrat, malgré toutes les satiétés du métier, malgré les railleries déguisées des ordinaires jugeurs, restait encore :

l'humanité.

Cette humanité, toujours en lui vivante et féconde, il en avait témoigné, entre autres fois, au procès fameux où un jeune homme était accusé faussement d'avoir tué sa maîtresse, Mme de Sergy, *Marquisette*, et où le défenseur c'était l'assassin,

Me Claude Barsac. L'accusé, Jacques de Mirande, était innocent, et, dans une sorte d'instinct ou de divination, le président Bernard de Jussieux n'avait cessé de lui tendre des perches, de lui faciliter la preuve de son innocence. D'ailleurs, toujours, où les autres se refusaient à voir autre chose que la culpabilité, lui voyait des degrés dans la faute, quelle qu'elle fût, — il mettait au point, tâchait de démontrer l'exacte gravité des cas, dissemblables souvent, malgré d'identiques apparences.

Autant qu'il était possible, il tentait de sauver le coupable d'un châtiment disproportionné à la faute, persuadé de l'injustice fréquente des lois dénuées d'une intelligente interprétation. Il ne suffisait pas pour lui d'appliquer les articles du Code, il mettait son devoir à s'en servir modérément, conscient de l'effroyable responsabilité qu'assument les hommes de vouloir juger, d'après eux-mêmes, des âmes différentes des leurs.

Sa maxime — paradoxale, en vérité — était que les magistrats doivent seulement mettre la société à l'abri des crimes et des démences, sans toutefois vouloir châtier des actions échappant à leur jugement. On tue, si on peut, un lion, un chacal, un serpent, on écrase un scorpion, au moment où ils sont dangereux ; mais des sots seulement s'avisent de les juger.

Assez grand, la tête fine et précocement quasi-blanche, M. Bernard de Jussieux séduisait par une

amabilité distinguée, une manière élégante et aisée; ses mains étaient pâles, étroites et minces, aux doigts déliés, secs un peu. Il était bien, ce soir-là : le plastron très blanc, le nœud de cravate large et albe, svelte dans son habit noir, la rosette rouge à la boutonnière. Mais, mieux encore, lui seyait sa toge de magistrat. « Elle ajoute, — lui disait, un jour, Suzon, sa fille, très gâtée et très adorée, — à l'ampleur naturelle et souple de tes gestes, papa. »

Debout devant la table du salon, il parcourait un article de revue, jetant parfois les yeux sur la pendule et esquissant un geste d'impatience. Il tenait à arriver au commencement de la pièce, qu'il voulait entendre et juger tout entière, se promettant de prendre plaisir au spectacle, sérieux, assurément, sur une telle scène et digne de réflexion.

La porte ouverte, dans le froufrou de sa robe rose,

une jeune fille entra.

Suzanne de Jussieux était grande, élégante, de beauté encore frêle, mais exempte de mièvrerie. Son visage mat, d'une éclatante blancheur, s'épanouissait, ombré de cheveux d'une enjoleuse nuance châtain foncé, presque bruns, légers et flous. Les traits fermes, d'un dessin arrêté, l'air gentil de décision de la jeune fille excluait toute mollesse : c'était une nature presque brune, avec, en plus, un charme blond.

La silhouette fine, d'une sveltesse souple, gracieusement onduleuse. Très mince, la taille s'élançait des hanches rondes, harmonieusement renflées, marquant bien sa féminité précoce. Mlle Suzanne de Jussieux était femme, déjà femme et fillette encore; les seins s'arrondissaient, petits, gentils et fermes, sous le corsage.

Et la bouche mignonne traçait un arc dédaigneux et rieur; des yeux de tendresse, bruns et très doux, illuminaient la figure jolie, corrigeant l'effronterie, un tantinet hautaine, de l'ensemble ; les oreilles frêles s'enroulaient en conques rosées, finement ourlées — et d'une transparence de nacre délicate.

En exquise toilette du soir, Mlle Suzanne de Jussieux — Mlle Printemps — le cou nu et potelé émergeant du corsage rose non décolleté, mais échancré un peu, devant et derrière, sentait bon comme un bouquet d'avril et, avec l'éclat de ses épaules lumineuses, le haut de sa jeune poitrine que le foulard rose faisait plus blanc, irradiait extraordinairement, de jeunesse fraîche et délicieuse.

— Papa, me voilà prête, enfin!

Elle tenait sur le bras une sortie de bal, doublée de fourrure blanche. Ses jolies mains, dont l'une jouait avec un éventail, étroites et longues, aux doigts fuselés, indiquaient de l'énergie. Levant les yeux, M. de Jussieux examina sa fille d'un coup d'œil.

— C'est ton nouveau costume, Suzanne ?

— Bien sûr, papa, tu le vois.

— Mais tu es outrageusement décolletée. Je t'ai dit souvent combien cela me déplaisait, ces excentricités. Je t'ai montré, cent fois, mon ennui de la hardiesse de ta mise, et voilà encore une toilette qui n'est pas permise à une jeune fille.

— Maman la trouve très bien.

Complaisamment, Mlle Suzanne de Jussieux, devant la glace, examinait sa mise, se plaçant de trois quarts, de profil, de face, dans la lumière et, de-ci de-là, pour arranger un pli, tapotait sa robe.

— Oh ! ta mère ! Quand as-tu vu une mère critiquer sa fille, ne pas la trouver bien ? Elle te mettrait nue sous prétexte de te faire admirer, ta mère...

— Oh ! tu exagères...

— Pas beaucoup. Puis, l'exagération est une façon de dire la vérité.

— La vérité psychologique, papa, railla Mlle Suzanne.

Ensuite, coquette, guettant un compliment de son père, victoire flatteuse :

— Je me trouvais assez bien, pourtant ; — dit-elle avec une moue fâchée ; qu'a-t-elle donc, ma toilette, pour attirer tes foudres ?

— Tu es provocante.

— Ne le faut-il pas ? Penses-tu, papa, que je pêcherai un mari en baissant les yeux comme les

petites dindes. Je pourrais attendre longtemps si je cachais mes qualités — les seules qui allument les fiancés.

Haussant les épaules, M. Bernard de Jussieux toisa sa fille et repartit :

— Tu as de jolies expressions ! Tu es ma fille pourtant : ça m'étonne parfois. Va ! le mari viendra assez tôt pour toi, ma pauvre Suzanne.

— Tiens, tu trouves, toi ? parce que tu « en » a assez, probablement.

— Assez ? de quoi ?

— Du mariage, mon cher papa... Oh ! je le sais bien, maman n'est pas toujours folichonne. Il y a longtemps que tu en a déjeuné et dîné, — je n'ose pas dire : soupé.

Le président de Jussieux leva ses bras, stupéfait :

— Ta mère ne fait rien à l'affaire. Que viens-tu mettre ta mère là-dedans ? Il s'agit de toi et enfin... vraiment... ton costume .

— Mais papa, — jeta la batailleuse jeune fille — les hommes en nous n'aiment que la peau.

— Ils aiment aussi autre chose, mademoiselle.

— Quoi donc, mon cher papa ?

— La modestie, Suzanne.

— Tu crois ? fit-elle secouant la tête en signe de doute.

Elle ne se tenait pas pour battue et répliqua vivement :

— As-tu jamais vu une fille modeste plaire à un homme, dis? Cites-en donc une fille modeste.

— Mais, Suzanne...

— Ah! oui, bien sûr, les laides... On peut être modeste, quand on est vilaine, ça compense... et encore! Mais quand on est jolie... Je te dis, moi, — et tu n'oseras pas soutenir le contraire, — que les hommes aiment la peau. Je le sais bien que je suis jolie, ils le chuchotent tous, et maman dit que j'ai la poitrine bien faite. Alors, n'est-ce pas pour en montrer un peu... presque rien?

— Sans doute, on dit... on dit... C'est comme tes hanches! Je t'avais défendu de te faire faire une robe qui te moulât à ce point.

— Mais, papa, je n'y peux rien; je suis sculptée comme ca; ce n'est pas ma faute, enfin : prends-t'en à toi, ou au bon Dieu.

— Suzanne!

Sachant son pouvoir, et voulant être tout à fait victorieuse, elle recourut à l'argument suprême, et câlinement :

— Tu grondes toujours, papa chéri, et tu ne m'as pas encore embrassée.

Prestement, elle s'approcha de son père, tendit sa joue. M. de Jussieux y mit un baiser, et poussa un soupir. Il connaissait trop l'âme féminine pour ne point voir l'évidente éclosion de la fille d'Eve, et comprenait que le moment était venu de la métamorphose de la fillette en femme.

Mme de Jussieux entra. C'était une femme encore assez bien conservée, dont les cheveux grisonnaient par places. De taille moyenne et de port imposant. Ses traits calmes, purs encore, son visage frais disaient la tranquillité d'une vie sans angoisse. Des épaules rebondies, d'une grande beauté persistante; et, sous le corsage, les seins lourds bombaient, une superbe poitrine de grande bourgeoise.

— Qu'as-tu? dit-elle, en remarquant l'air un peu sévère de son mari.

— Regarde Suzanne.

— Eh bien?

— Comment! toi, sa mère, tu ne trouves pas ce costume inconvenant? Est ce qu'une jeune fille se décollète ainsi, voyons?

— C'est sa robe de bal... Puisqu'elle l'a, maintenant, cette robe, répondit Mme de Jussieux, qu'elle la garde. Elle finira par avoir toilette de bal, toilette de théâtre. Il y a là une question d'économie... Que veux-tu faire à présent? On ne retardera pas, pour nous, cette première aux Français.

Mlle Suzanne éclata de rire :

— Bon! maman! l'économie enfonce la morale!

Le rire de la jeune fille retentissait, dans le salon, comme un grelot d'argent qui tintinnabule.

— Tu vois, mon ami, dit Mme de Jussieux, navrée, tu es la cause que ta fille me manque encore de respect.

— Moi! Elle se moque pas mal de cela! Crois-tu qu'elle m'épargne?

La jeune fille adressa à son père un signe de tête affirmatif, railleur et tendre. Alors M. Bernard de Jussieux tenta de faire diversion.

— Mais, à propos, où est Ernest?

Ce fut Suzanne qui répondit :

— Mon frère! Oh! nous ne le verrons, sans doute, pas ce soir ; c'est pas probable. Il est avec son « acteuse ».

— Suzanne, qui vous a donné de pareils détails? demanda M. de Jussieux, de nouveau sévère.

— Tiens, lui.

— Lui? s'exclama la mère.

— Il s'en prive! Il a raison, ce garçon. Ah! il est intéressant, au moins, lui, frérot.

— Voulez-vous dire, mademoiselle, que je vous ennuie, moi, votre mère? Vous devenez d'une insolence!...

— Juge un peu, maman, sois franche. Tu me farcis les oreilles de morale, tu prêches sans cesse; il ne se passe pas d'heure que tu ne me fasses un reproche. Suzanne par-ci, Suzanne par-là! Ernest, lui, me raconte des histoires amusantes, tout ce qu'il fait... ou presque tout... Il n'y a pas de mal à ça, c'est de nos âges; tu comprends, c'est pas drôle de n'entendre que des choses graves tout le temps, d'être toujours poursuivie de récriminations; je ne peux rien faire qui ne te fâche aussitôt!

Ernest, il est épatant, au moins, un peu crapule, voyou, de temps en temps, mais si rigolo, ma petite maman!

— Quelles expressions, Suzanne! Tu es tellement vulgaire; je serais honteuse si l'on pouvait t'entendre.

— Alors, je dis esbrouffant, tiens, m'man! pour te faire plaisir.

— Tu pourrais mieux choisir encore.

— C'est détestable, on ne peut jamais parler, ici.

M. Bernard de Jussieux rompit la discussion.

— Enfin, êtes-vous prêtes?

— Mais, certainement, mon ami.

— Il est grand temps de partir, ajouta le magistrat en consultant sa montre.

Mlle Suzanne souriait à présent : elle avait gagné sa cause et triomphait. Elle irait au théâtre avec cette toilette, un peu du haut de sa gorge nue transparaissant hors du corsage légèrement échancré, la nuque dégagée; et elle montrait la naissance de ses épaules qu'elle savait exceptionnelles pour son âge. Elle descendit, heureuse, se voyant déjà le point de mire des lorgnettes masculines, sûre de récolter des regards admirateurs, doux à son amour-propre. On la regarderait sûrement; des hommes, aux fauteuils d'orchestre, chuchoteraient des mots flatteurs, en l'examinant, du bout de la lorgnette. Elle se savait plus femme et plus jolie

que les jeunes filles qu'elle fréquentait et tirait vanité de sa grâce élégante, de son pouvoir précoce sur les hommes. Enfin, cette soirée lui promettait mille plaisirs.

Devant la grande porte, un fiacre, aux roues caoutchoutées, attendait pour les conduire au théâtre. Emmitouflée dans l'incarnat de sa sortie de bal, qui cachait ses épaules nues sous la caresse des fourrures, Suzanne, — à la suite de sa mère inquiète, elle, de sa robe, et préoccupée de ne la point froisser, — s'engouffra prestement dans la voiture; et comme elle y entrait légère, son joli mouvement de montée dégagea des jupes, — pour M. Bernard de Jussieux et pour deux passants, — comme d'une corolle mauve, l'étamine d'un pied minuscule et verni.

II

LA FAUTE DE L'HOMME

La salle de la Comédie-Française présentait une animation extraordinaire. C'était soir de grande première mondaine et philosophique, — psychologique plutôt, féministe, batailleuse, revendicatrice, et qui devait attirer toutes les femmes un peu lettrées de tous les mondes. Beaucoup de ces spectateurs empressés, la plupart avaient leur opinion formée d'avance. Sans connaître autre chose de la pièce que vaguement son sujet, par les indiscrétions des journaux et la renommée de l'auteur, les uns étaient prêts à toutes les critiques, quel que fût le mérite de l'œuvre ; d'autres venaient apporter leurs applaudissements résolus, avant même de connaître la valeur de la comédie. Bien rares étaient les vrais dilettantes, capables d'une opinion personnelle, curieux d'entendre et de juger, selon leur pensée vraie.

Les femmes, surtout, étaient accourues, presque toutes d'avance partisanes intéressées des théories de l'auteur, — Paul Montvèdre — qu'elles considéraient comme le champion de leurs droits méconnus,